

CHAPITRE 1

Ll était plus tard que d'habitude lorsque le capitaine Alexeï Dmitrievitch Korolev gravit le perron du 38 Rue Petrovka, quartier général du service des enquêtes criminelles de la Milice de Moscou. La matinée avait mal commencé et ça continuait ; par-dessus le marché, il n'arrivait pas à se débarrasser d'une migraine due à la vodka ingurgitée la veille au soir. C'est donc avec une résignation empreinte de lassitude, plutôt qu'un enthousiasme stakhanoviste, qu'il poussa un battant de la lourde porte en chêne. Après le soleil terne de la matinée, ses yeux mirent un certain temps à s'habituer à la relative pénombre, d'autant que d'épais nuages de poussière de plâtre tourbillonnaient dans le hall où il s'attendait à trouver des officiers en uniforme et une vive animation. Il s'arrêta, perplexe, se demandant ce qui se passait et cherchant l'origine de cette poussière et de tous ces gravats. Il fut récompensé par un mouvement flou qui déplaça la houle de brume sur le palier, là où se dressait la statue de l'ancien commissaire du peuple à l'Intérieur, Guenrikh Grigorievitch

Iagoda. Un mouvement interrompu par le fracas d'un objet très dense heurtant ce qu'il devinait être le socle de la statue, à coup sûr. Le bruit, amplifié par le sol et les murs en marbre de l'atrium, fit à Korolev l'effet d'une gifle.

Il avança avec méfiance et gravit l'escalier menant au palier ; des débris craquaient sous ses pieds. Le commissaire n'était plus qu'une silhouette emmitouflée dans des couvertures, aux pieds de laquelle s'affairaient quatre ouvriers torsés nus, armés de leviers, de marteaux et d'un porte-foret qui entra bruyamment en action. Apparemment, leur objectif était de déboulonner la statue, mais le socle ne semblait pas d'accord. Quand Korolev s'approcha, un des ouvriers leva la tête et lui sourit, laissant voir des dents blanches au milieu d'un visage couvert de poussière grise.

– Ils voulaient que le camarade commissaire reste là jusqu'à ce que le bâtiment s'écroule autour de lui ! cria-t-il dans le vacarme. Il est cimenté dans le sol. Si on arrive à l'enlever en un seul morceau, on aura de la chance.

Korolev vit la masse, maniée par un des camarades de l'ouvrier, s'élever de nouveau et s'abattre sur un burin qui projeta des débris dans tous les sens en s'enfonçant un peu plus sous le bloc de marbre qui soutenait le commissaire. Korolev déglutit plusieurs fois pour tenter d'humecter sa langue sèche comme s'il avait mangé du sable.

– Ah ! Il a bougé. On va l'avoir, les gars ! lança en crachant l'homme à la masse.

Le crachat atterrit sur un tas de gravats à ses pieds. Korolev hocha la tête d'un air pensif, un stratagème qu'il trouvait très utile quand il ignorait ce qui se passait, et il avança d'un pas, timidement. À sa connaissance, Iagoda était toujours un membre éminent du Politburo et il avait droit au respect dû à sa position. Mais, de toute évidence, quelque chose avait changé si on déboulonnait sa statue.

Korolev marmonna un « Bonjour, camarades ! » bourru mais ferme en passant devant les ouvriers. Il se disait qu'à Moscou, au mois d'octobre de l'an de grâce 1936, il était pré-

féritable de s'abstenir de tout commentaire sur ce genre de choses, surtout quand on avait la gueule de bois.

Avec son mètre quatre-vingt-trois, Korolev était bien plus grand que la moyenne, d'après les normes publiées la semaine précédente par le ministère de la Santé. Il était également au-dessus du poids moyen d'un citoyen soviétique, mais il mettait cela sur le compte de sa taille et non de la suralimentation, comme si une telle chose était possible dans cette période de transition vers le communisme total. Quoiqu'il en soit, sa carrure constituait un avantage quand il fallait employer la méthode forte.

Il ressemblait à ce qu'il était : un inspecteur de la Milice doté d'une grande expérience. Ce qui n'arrangeait rien, c'était son visage massif, comme souvent chez les policiers ; une mâchoire large, des pommettes saillantes et une peau irritée par des années passées au soleil et sous la neige. Même ses cheveux châtain très courts, accrochés à son crâne comme des herbes mortes, trahissaient le flic. Mais, curieusement, l'épaisse cicatrice qui courait de son oreille gauche à la pointe de son menton, souvenir d'une rencontre avec un Cosaque blanc durant la guerre civile, lui donnait un air plus affable que féroce ; et son regard doux dans lequel brillait une lueur d'amusement méfiant l'empêchait de ressembler à une brute épaisse. Pour une raison inconnue, ses yeux le faisaient passer pour un brave type auprès des citoyens même quand il les arrêtait, et très souvent ils se surprenaient à lui révéler des pensées ou des informations qu'ils auraient préféré garder pour eux. Mais ces yeux étaient trompeurs : Korolev s'était battu de l'Ukraine jusqu'à la Sibérie, et retour, durant sept longues années, contre les Allemands, les Autrichiens, les Polonais et tous ceux qui pointaient une arme dans sa direction. Et il en était ressorti plus ou moins indemne. Quand cela était nécessaire, le capitaine Alexeï Dmitrievitch Korolev n'était pas tendre, au contraire.

Il se gratta la nuque en montant vers le deuxième étage et réfléchit à ce que pouvait signifier pour le service des enquêtes criminelles de la Milice de Moscou le déboulonnage de la statue du commissaire Iagoda. Jusqu'à présent, le rôle de la Milice des ouvriers et des paysans, pour donner son nom entier à la police soviétique, consistait à maintenir l'ordre public, régler la circulation, surveiller les bâtiments importants et effectuer diverses autres tâches, dont la moindre, bien évidemment, n'était pas d'enquêter et de lutter contre les activités criminelles. C'était là que Korolev et le reste du service intervenaient. La majeure partie du travail politique incombait au NKVD, la police secrète, même si, quand vous viviez dans un État prolétarien, tout ou presque était politique, d'une certaine façon. Aux yeux de certains, tout crime représentait une attaque contre le système socialiste ; néanmoins, la distinction entre crimes traditionnels et crimes politiques demeurait, pour le moment du moins. Évidemment, les miliciens en uniforme aidaient souvent le NKVD à résoudre des affaires politiques (l'Armée rouge elle-même donnait un coup de main de temps en temps), mais en général Korolev et les autres inspecteurs étaient libres de faire ce qu'ils faisaient le mieux : traquer et arrêter les auteurs de crimes graves qui n'entraient pas dans le domaine politique. Résultat, quand un Moscovite évoquait le 38 rue Petrovka, il le faisait comme un Londonien parlerait de Scotland Yard ; rien à voir avec la façon dont il parlerait de la Loubianka, à supposer qu'il ose mentionner le redoutable quartier général du NKVD. Korolev espérait que la bonne image de la Rue Petrovka perdurerait en ces temps de grands changements.

Hélas, l'embarrassante vérité, c'était que la Milice, et donc le service des enquêtes criminelles, faisait désormais partie du ministère de la Sécurité d'État, et quand les gens parlaient des « organes », ils parlaient aussi bien du NKVD que de la Milice, et tout le monde savait que le rôle de cette dernière pourrait devenir plus politique sous l'influence du nouveau commissaire, Iejov. En outre, à en juger par le sort réservé à la statue de son prédécesseur, l'arrestation de celui-

ci pourrait être imminente, si elle n'avait pas déjà eu lieu. Dans ce cas, il s'ensuivrait certainement une purge des organes. Korolev connaissait la chanson maintenant. Certes, il possédait un des taux d'élucidation les plus élevés de tout le service, mais en cas de purge nul n'était à l'abri. Il avait vu trop de choses au cours de ces dernières années pour nourrir le moindre doute.

Korolev entra dans le bureau 2F en lançant un bonjour plus proche d'un grognement que d'une formule de civilité ; il se tourna vers les patères fixées derrière la porte et tenta de s'extirper de son gros manteau, qui l'engonçait un peu trop au niveau des épaules par rapport à la dernière fois où il l'avait porté, six mois plus tôt. La pièce était peinte en gris cuirassé et meublée de quatre bureaux qui se faisaient face deux par deux, et de huit meubles de classement alignés le long des murs. Ça sentait l'homme et la cigarette, et la lumière qui entrait par l'unique fenêtre devait lutter contre la fumée que produisaient furieusement les trois inspecteurs déjà présents. En guise de décoration, les murs s'ornaient d'un plan de Moscou et d'un portrait de Staline. Jusqu'à la veille encore s'y trouvait également une photo du commissaire Iagoda, mais maintenant il n'y avait plus qu'un rectangle de peinture plus claire. Ce détail suffisait à inciter n'importe qui à allumer une cigarette.

Korolev parvint enfin à se débarrasser de son manteau, faisant apparaître l'uniforme qu'il portait rarement. En se retournant, il découvrit les visages pâles et les yeux écarquillés de ses collègues braqués sur lui. Leurs trois cigarettes rougeoyaient en même temps. Korolev haussa les épaules et constata que son uniforme, lui aussi, était plus serré que la dernière fois qu'il l'avait porté.

– Bonjour, camarades, répéta-t-il, plus distinctement cette fois.

Larinine fut le premier à se ressaisir.

– C'est une heure pour venir travailler, camarade ? Il est neuf heures largement passées. Ce n'est pas ce qu'attend le Parti. Le devoir m'oblige à en référer au comité.

Korolev trouvait que Larinine ressemblait à un cochon, et ses dents grises, cassées, qui apparaissaient entre ses lèvres charnues, ressemblaient elles aussi à des dents de cochon. Mais sa voix était plus aiguë aujourd'hui, et Korolev constata que les doigts boudinés qui tenaient la cigarette tremblaient légèrement. Il est nerveux, pensa-t-il, et cela ne l'étonnait pas. Il se méfiait de l'inspecteur chauve dont la panse se répandait sur le bureau comme une lame de fond, mais aujourd'hui il se montrerait particulièrement prudent. Les coups de masse qui continuaient à résonner dans l'escalier marquaient peut-être la fin pour un stratège comme Larinine. Après tout, son bureau appartenait à Torgnole Mendeleïev il y avait peu de temps encore, et la manière dont Larinine l'avait obtenu ne lui avait pas valu beaucoup d'amis. Mendeleïev avait été un inspecteur acharné et efficace, fléau des Voleurs de Moscou, jusqu'à ce que Larinine, simple policier affecté à la circulation, l'accuse de répandre de la propagande antisoviétique. Désormais, Larinine était assis parmi les anciens collègues de Mendeleïev, et il occupait son bureau, à défaut de combler le vide, alors que personne ne savait où était passé Torgnole, sans doute quelque part dans l'extrême nord, contre sa volonté, tout cela à cause d'une stupide plaisanterie sur les tchékistes que l'agent de la circulation avait entendue et exploitée. Pas étonnant, dès lors, que Larinine semble si nerveux : il savait avec quelle rapidité le vent pouvait tourner ces temps-ci et il avait bien conscience qu'après trois semaines parmi eux il n'avait pas résolu une seule affaire. Pas de quoi fanfaronner devant ses amis du Parti.

— Je sais quelle heure il est, Grigori Denisovitch, répondit Korolev. J'ai dû aller voir le colonel Gregorine à la Loubianka. Il m'a fait attendre. Veux-tu que je te donne son numéro de téléphone pour que tu puisses vérifier ?

En baissant les yeux, il constata que les mites s'étaient attaquées à sa manche d'uniforme durant l'été. Il frotta le tissu grignoté et s'assit à son bureau, rangeant sa toque de fourrure dans le tiroir du bas, à sa place. Il alluma sa lampe, puis

commença à parcourir les documents contenus dans le dossier qu'il devait transmettre au bureau du procureur dans la journée, mais s'arrêta en constatant qu'un étrange silence s'était abattu sur la pièce.

– Camarades ? dit-il en levant la tête.

Les autres enquêteurs le regardaient bouche bée, fascinés ; un mélange de terreur et de pitié se lisait sur leurs visages. Larinine essuyait la sueur sur son crâne chauve avec sa manche de chemise.

– La Loubianka, Alexeï Dmitrievitch ? demanda le sous-lieutenant Ivan Ivanovitch Semionov.

Âgé de vingt-deux ans, Semionov était le benjamin des inspecteurs, mais parfois, comme à cet instant, il paraissait encore plus jeune. Avec ses cheveux blonds qui lui tombaient sur la figure, sa beauté presque efféminée et son attitude franche, il ressemblait à une affiche de propagande pour le Komsomol, la ligue de la jeunesse communiste. Semionov n'était avec eux que depuis deux mois – passés essentiellement à seconder Korolev dans des tâches simples et à assimiler les ficelles du métier – et il devait encore apprendre à ne pas toujours dire ce qu'il pensait.

– Oui, Ivan Ivanovitch, répondit Korolev. Le camarade Gregorine veut que je donne une conférence aux élèves officiers de dernière année de l'École supérieure du NKVD.

Les trois hommes se détendirent. Le teint de Larinine parut un peu moins terreux tout à coup, Semionov sourit et Dimitri Alexandrovitch Yasimov, un homme sec et musclé, de l'âge de Korolev, avec une tête de professeur et un esprit cynique, se renversa contre le dossier de son siège, en grimaçant car ce mouvement réveilla une vieille blessure au ventre, et tira sur sa barbichette bien taillée.

– Voilà pourquoi tu portes ton uniforme, Lyoshka. On pensait qu'il pouvait y avoir une autre raison. C'est rare de te voir avec.

Yasimov utilisait la forme familière du nom de Korolev comme il en avait le droit après douze années passées à travailler et boire avec lui. Korolev examina de nouveau sa

manche grignotée et grimaça. En effet, il préférait s'habiller en civil. Rien ne dissuadait plus un citoyen de se confier à un enquêteur qu'un uniforme brun, à son avis.

– Il avait besoin de prendre l'air. Regarde ça... ces satanées mites s'en sont donné à cœur joie.

– Il est un peu trop petit, on dirait. Tu as grossi ?

Les yeux de Yasimov pétillaient. Korolev sourit. La vieille cicatrice qui longea sa mâchoire tirait son œil gauche vers l'extérieur et lui donnait un aspect rêveur, accentué par la façon dont ses yeux semblaient se cacher sous ses épais sourcils. Pour plaisanter, Yasimov disait que le regard de Korolev était toujours fixé sur son repas. Tout en reconnaissant qu'il y avait une part de vérité dans cette affirmation, Korolev estimait que ce côté rêveur incitait les gens à lui faire confiance, ce qui s'avérait très utile dans leur métier.

– C'est du muscle, Dimitri. Je m'entraîne. Je me maintiens en forme pour ne pas me faire poignarder par des vieilles dames.

Semionov pouffa derrière un dossier ouvert précipitamment et Larinine en oublia temporairement ses ennuis, au point d'éclater de rire. Yasimov lui-même ne put s'empêcher de sourire en massant l'endroit où une femme âgée avait planté ses ciseaux quand il avait voulu l'aider à traverser la rue. C'était à cause de l'uniforme, leur avait-elle confié plus tard, et Korolev n'avait pas été surpris. Les uniformes rendaient les gens nerveux ces temps-ci. Elle avait cru que Yasimov voulait l'arrêter, bien qu'elle n'eût rien fait de mal, et Korolev avait dû la maîtriser en douceur pour l'empêcher de poignarder son collègue une seconde fois. Même les innocents sursautaient en voyant des ombres désormais, et il se trouvait qu'elle tenait une paire de ciseaux à ce moment-là. Korolev s'efforça de ne pas rire, mais il était si rare qu'il parvienne à moucher son ami qu'il dut plaquer sa main sur sa bouche. Yasimov secoua la tête d'un air de réprimande.

– Très drôle. Cela étant, tu as raison, je suis ton exemple maintenant, Lyoshka. Depuis cette expérience, toujours en civil. Mais dis-nous un peu : si tu dois transmettre ta sagesse

aux jeunes tchékistes, sur quel sujet vas-tu déployer tes talents de pédagogue ?

Korolev avait trouvé le dossier qu'il cherchait ; il était maintenant ouvert devant lui. La photo du coupable, prise au moment de l'arrestation, le regardait. Le visage juvénile et pâle était marbré d'hématomes. C'était une affaire pénible, et pourtant sa conscience se sentait mal à l'aise en voyant les traits meurtris de l'homme. Il n'était pas présent quand ils l'avaient tabassé, et il ne pouvait pas véritablement condamner les miliciens qui avaient fait ça, ils avaient des sœurs et des filles, après tout. Néanmoins, il valait mieux laisser le châtiment aux tribunaux populaires ; sinon, ce ne serait pas mieux qu'avant la Révolution.

Distrait par la photo, il ne faisait plus attention à Yasimov, et quand il leva la tête, il étouffa un juron, accompagné d'un petit sourire, en constatant que Semionov et même Larinine s'étaient pris au jeu.

– Allons, camarade, reprit Yasimov, c'est un grand honneur. Tu dois partager cette nouvelle avec tes collègues. Dans quel domaine es-tu si compétent qu'un colonel t'a choisi, toi, un vieux capitaine du service des enquêtes criminelles de Moscou, pour s'adresser aux jeunes et brillants tchékistes de l'École supérieure de sécurité intérieure F.E. Dzerzhinski ? La crème de la jeunesse soviétique, rien que ça. Même notre petit héros ici présent n'aurait aucune chance parmi eux.

D'un mouvement de tête, il montra Semionov, qui sourit avec bonhomie. Tous trois attendirent la réponse de Korolev, même s'ils la connaissent déjà.

– Gestion d'une enquête, lâcha-t-il d'un trait, sans pouvoir réprimer un sourire à ses dépens.

Il fut récompensé par un éclat de rire collectif.

– Un sujet digne d'intérêt, Alexeï, répliqua Yasimov, satisfait que l'ordre naturel des choses ait été rétabli. Les petits tchékistes apprendront une ou deux choses avec un vieux briscard comme toi.

– Je l'espère, Dimka. Mais je m'étonne qu'ils n'aient pas fait appel à toi pour un cours sur l'autodéfense.

Yasimov agita un doigt menaçant en direction de Korolev, surpris de marquer des points sur son ami deux fois dans la même matinée. Semionov toussait derrière son dossier et Larinine faisait semblant de chercher quelque chose dans le tiroir du bas, les épaules secouées par un fou rire. Yasimov s'apprêtait à riposter quand un énorme fracas retentit dans l'escalier. On aurait dit que la statue d'un ancien commissaire du peuple à l'Intérieur s'effondrait et se brisait en plusieurs morceaux, malgré la couverture. Dans le silence qui suivit, tous les quatre se regardèrent. Ce bruit leur rappelait, particulièrement à Larinine, que c'était l'heure des résultats, pas de la rigolade. Bientôt, on n'entendit plus dans la pièce que le bruissement des feuilles que l'on tourne et le grattement des plumes de fabrication soviétique sur le papier de fabrication soviétique. Le camarade Staline les toisait d'un air approbateur.

Korolev avait pour habitude de relire chaque page d'un dossier avant de se rendre dans le bureau du procureur. Le but de cet exercice lui permettait d'une part de s'assurer que le dossier contenait tous les éléments nécessaires pour obtenir une condamnation, mais en accomplissant cette tâche il pouvait également relever des détails qui lui avaient échappé au cours de l'enquête et qui, rétrospectivement, auraient peut-être permis de boucler l'affaire plus rapidement. C'était une méthode qui donnait souvent des résultats intéressants et n'était jamais une perte de temps. Parfois, Korolev relevait des modèles de comportement qui l'intriguaient et qu'il enregistrerait afin de s'y référer ultérieurement. Présentement, alors qu'il examinait les photos de Voroshilov, il se demandait si l'étudiant aurait commis ces viols s'il était resté dans la petite ville où il avait grandi, près de Smolensk. De toute évidence, il avait un penchant pour ce genre de violence, mais peut-être que si on ne l'avait pas envoyé faire ses études à Moscou, il aurait épousé une gentille fille et apporté sa contri-

bution au bon fonctionnement de la société. Au lieu de cela, quand il avait été accepté dans une des nouvelles écoles d'ingénierie de Moscou, il avait découvert l'anonymat et les occasions offertes au cœur d'une ville soviétique en pleine mutation, où les gens, les immeubles et même des quartiers entiers subissaient des changements permanents. Les travailleurs allaient et venaient, des usines ouvraient, les projets de construction se succédaient. La transformation de Moscou en une capitale digne de la grande Révolution soviétique avait donné au jeune Voroshilov la possibilité de violer six jeunes femmes en un peu plus d'un mois, et il en avait profité.

Les journaux n'en avaient pas parlé, et pourtant la nouvelle s'était répandue. Moscou était une ville dangereuse en temps normal – les longues heures de travail, les maigres rations et la vodka formaient un mélange inflammable –, mais un violeur sadique qui sévissait plusieurs fois dans un laps de temps relativement court, c'était inhabituel. Les femmes se méfiaient quand elles marchaient seules la nuit, surtout dans les rues sans éclairage, mais cela n'avait pas empêché Voroshilov d'agir. Après le premier viol, avait-il expliqué quand on l'avait arrêté, il ne pensait plus qu'à ça : posséder des femmes de force. À chaque agression la violence augmentait, et s'il n'avait tué personne, c'était uniquement grâce à la chance. Korolev tourna une page du dossier et tomba sur la photo du visage tuméfié et ensanglanté de Masha Naumova, avec ses quatre dents en moins, son nez tordu et ses yeux au beurre noir. Korolev regrettait de ne pas avoir arrêté Voroshilov avant, mais parfois, pour identifier un criminel, il fallait le laisser continuer à commettre des crimes. Alors il l'avait traqué avec une rage patiente et avait soutiré à chaque victime les informations qui l'avaient aidé, lentement mais inexorablement, à conduire le violeur devant la justice.

La première victime venait d'une ville située à moins de quarante kilomètres de l'endroit où Voroshilov avait grandi et elle avait reconnu son accent. La deuxième se souvenait de ses cuissardes en cuir, un détail surprenant s'agissant

d'un étudiant, songea tristement Korolev en remuant un orteil à l'intérieur d'une de ses vieilles bottes usées, se demandant si elles tiendraient jusqu'à la fin de l'hiver. La troisième fille avait vu une partie du visage de son voleur, suffisamment pour fournir un bon signalement, plus précis que la moyenne. La quatrième victime, Masha Naumova, se souvenait à peine de son propre nom quand Voroshilov en avait eu fini avec elle. Mais la cinquième avait réussi à arracher un morceau de papier dans sa poche pendant qu'il était couché sur elle dans un terrain vague près de la Moskova. Elle l'avait serré dans son poing et caché sous elle. Il s'agissait d'une liste de cours. Il leur avait quand même fallu une journée entière pour trouver l'université qu'il fréquentait, un délai qui avait permis à Voroshilov d'attaquer sa sixième et dernière victime.

Quand il avait regagné la pension pour étudiants où il partageait une minuscule chambre avec trois autres garçons, ils l'attendaient. Un jeune comme un autre, avait pensé Korolev en le voyant, exception faite de l'égratignure où perlaient quelques gouttes de sang sur sa joue. Il n'avait opposé aucune résistance, et lorsqu'ils l'avaient emmené dans la voiture de police noire, il avait paru plus soulagé qu'effrayé. Au poste de police, les miliciens s'étaient éraflé les jointures sur lui, avant de le jeter dans une cellule en compagnie d'une bande de Voleurs. Au petit matin, Voroshilov avait une idée du calvaire que représentaient dix ans de travaux forcés pour un voleur, et il commençait à comprendre ce que les Voleurs faisaient aux « cambrioleurs de chattes » quand ils tombaient entre leurs mains.

Korolev ferma le dossier et rédigea un court résumé de son écriture élégante. Une écriture de prêtre, disait fièrement sa mère, prise de vertiges à l'idée que le jeune Korolev entre dans la bureaucratie tsariste ou même dans les ordres. Mais la guerre contre l'Allemagne avait éclaté et il s'était engagé, et quand ils en eurent fini avec les Allemands et les Autrichiens, la guerre civile avait débuté, alors il avait combattu les Russes blancs, puis les Polonais pour finir. Quand il était rentré

chez lui, sa mère était morte et dans la nouvelle société les emplois de bureau étaient rares. Comment sa pauvre mère aurait-elle pu imaginer qu'en l'espace de vingt ans il ne resterait de l'ancien régime qu'une poignée d'épouvantails aux bonnes manières, qui survivraient tant bien que mal en accomplissant des travaux manuels et en vendant leurs derniers biens pour acheter à manger ? Et que seules quelques églises resteraient ouvertes dans une ville où autrefois on en trouvait une à chaque coin de rue ? Sa note terminée, il prit un tampon parmi tous ceux qui se trouvaient sur le bord de la fenêtre. Il apposa sur la couverture du dossier la mention « À l'attention du bureau du procureur de Moscou » avec un sentiment de satisfaction, heureux de pouvoir participer utilement à la création de cette nouvelle société, même si le processus était difficile.

– Excellent travail, Alexeï, dit Yasimov, sans plaisanter pour une fois.

– Il est bon pour la Kolyma, sans aucun doute, répondit Korolev en glissant le dossier sous son bras alors qu'il se levait.

– Il ne tiendra pas longtemps là-bas, ajouta Larinine, enhardi par les rires précédents. Les Voleurs s'occuperont de lui dès la gare. Il sera puni par là où il a péché avant même d'atteindre la Zone.

Des éclats de rire secouèrent le devant de sa chemise et son estomac s'étala un peu plus sur le bureau. Ses yeux, à moitié cachés par les replis de graisse en temps normal, n'étaient plus que deux fentes dans la peau, d'où s'échappaient des larmes qu'il essayait sans remarquer que les autres ne riaient pas. Yasimov détourna la tête en fronçant les sourcils, et Semionov lui-même semblait avoir avalé quelque chose au goût amer. Korolev se demanda combien d'années ils avaient infligées à Torgnole à partir des preuves de Larinine, et quel sort les Voleurs réservaient aux anciens miliciens dans la Zone. Il quitta rapidement la pièce. Ses doigts brûlaient d'envie de serrer la gorge de Larinine jusqu'à ce qu'elle éclate.

Une fois sur le palier, Korolev inspira profondément. Dans le bureau, le rire s'arrêta, et il entendit Larinine demander, d'un ton hésitant, pourquoi l'idée du voleur qui se faisait violer ne les amusait pas. Personne ne répondit. Que feraient les Voleurs à un flic comme Torgnole ? Difficile à dire. Ils avaient un étrange sens de l'honneur. Et Torgnole avait été juste, à sa manière. Alors il avait peut-être une chance.

Quand il frappa à la porte du général, il n'obtint pas de réponse, mais il l'ouvrit quand même. Il connaissait les habitudes de son supérieur. Popov regardait passer les voitures dehors. Ses épaules massives remplissaient la largeur de la fenêtre, sa veste trois quarts en cuir reflétait la lumière du soleil.

– Camarade général, dit Korolev en se mettant au garde-à-vous.

Il y avait chez le général Popov quelque chose qui incitait ses hommes à se comporter comme des soldats de la garde tsariste.

– Plus personne ne frappe désormais avant d'entrer dans ce foutu service ? grogna le général sans se retourner.

– Pardonnez-moi, camarade général. J'ai frappé, mais peut-être pas assez fort.

Après un long silence, le général Popov se retourna enfin et prit ses lunettes sur son bureau pour mieux voir son visiteur. Même avec ses lunettes, c'était encore l'image parfaite du héros soviétique, beau comme une statue, des cheveux et des yeux noirs comme du charbon. Quand il découvrit que cette silhouette qui se tenait devant lui, floue jusqu'alors, était Korolev, son visage finement ciselé s'adoucit.

– Alexeï Dmitrievitch, n'est-ce pas ? Vous venez pour boucler l'affaire Voroshilov ? Cette petite ordure. Dix ans, non ? Si ça ne tenait qu'à moi...

Le général savait que Korolev connaissait son penchant pour la justice expéditive, aussi se contenta-t-il de frapper sur son bureau du plat de la main, violemment.

– Il sera bientôt expédié en Sibérie, mon général.

– Il ne verra pas le printemps. Les Voleurs savent rendre la monnaie de leur pièce à ce genre d'individus. Ils ne font pas de vieux os. (Le général sourit à cette pensée.) Assez parlé de ce scélérat. Asseyez-vous, Alexeï, et écoutez-moi. J'ai une nouvelle pour vous.

Le général prit le dossier que lui tendait Korolev et apposa rapidement sa signature sous le résumé.

– Vous avez fait du bon travail. Un excellent travail. Ce n'est pas la première fois, évidemment. Je vous confie toutes les affaires difficiles, les crimes qui semblent avoir été commis par des fantômes, et pourtant vous réussissez toujours à retrouver ces monstres et à me les amener. Le meilleur taux d'inculpations de la division. Sans même les tabasser pour obtenir des aveux.

Le général s'interrompit pour observer Korolev, avec dans le regard une lueur de reproche ; ses sourcils indisciplinés se rejoignirent alors qu'il songeait aux méthodes de son enquêteur, trop humaines à son goût.

– Je fais de mon mieux, camarade général.

Popov soupira.

– Et c'est déjà beaucoup. Vous êtes un fox-terrier. N'est-ce pas ainsi que les Voleurs nous surnomment ? Des fox-terriers ? Ça vous convient très bien. Quand vous suivez une piste, le bandit n'a plus qu'à tendre les mains pour qu'on lui passe les menottes. Un excellent rendement mérite de la reconnaissance et une récompense. Le camarade Staline lui-même l'a clairement dit, à maintes reprises, et le secrétaire général sait deux ou trois choses sur la vie. Je me suis donc entretenu avec la camarade Kourilova, au Logement, et je lui ai demandé si elle pouvait trouver quelque chose pour mon meilleur élément. Je ne peux pas vous laisser partager éternellement une chambre avec votre cousin au diable vauvert. Je veux vous avoir sous la main quand j'ai besoin de vous. Et puisque le camarade Staline tient à ce que les meilleurs travailleurs soient récompensés, je n'ai pas le choix.

Korolev se surprit à espérer. Depuis son divorce, deux ans plus tôt, il vivait chez Mikhaïl, mais il devait prendre deux

tramways et marcher longtemps pour arriver Rue Petrovka. Il aimait bien son cousin, il aurait préféré toutefois que celui-ci habite plus près et boive un peu moins.

– Merci, camarade général. Je vous suis reconnaissant de tous les efforts que vous avez faits pour moi.

– Les efforts ? J’ai fait mieux que ça. Elle m’a appelé ce matin et m’a dit que pour l’homme qui avait arrêté ce sale violeur de Voroshilov... Comment était-elle au courant, je l’ignore, mais cette femme sait quand un moineau pète dans les collines Lénine, j’en suis sûr. En tout cas, cela a joué en votre faveur... Pour l’homme qui a harponné Voroshilov, donc, rien de moins qu’une grande chambre dans la rue Bolchoï-Nikolo-Vorobinski. Quatorze mètres carrés. Meublés. Tenez...

Le général fit glisser sur le bureau un formulaire de réquisition provenant du ministère du Logement, signé par la très sainte Kourilova. Korolev prit le document et sentit son visage s’enflammer. À quarante-deux ans, il rougissait encore. Heureusement que Yasimov n’était pas là pour le voir.

– Je n’ai fait que mon devoir, camarade général..., commença-t-il.

Le général l’interrompt :

– Stop. Ne vous emballez pas, ce n’est qu’un appartement commun. Mais vous aurez votre propre chambre. Quant au quartier... Kitaj-Gorod, ça ne se refuse pas. C’est plein de personnalités et de cadres du Parti. Ça leur fera du bien de voir un authentique travailleur.

Le général sourit en percevant la gêne de Korolev.

– Rassurez-vous, Alexeï, je ne parle pas ainsi devant Larinine et ses semblables. Même s’il risque de retourner faire la circulation dans Tverskaïa avant longtemps s’il ne lève pas son gros cul pour arrêter un criminel. Nous avons des quotas à respecter, nous aussi, comme partout ailleurs, et il n’accomplit pas sa part de travail. Bref, vous feriez bien d’aller vous installer avant qu’ils changent d’avis ; c’est le chef du comité de gestion de l’immeuble qui a les clés. Et dès que vous aurez terminé, revenez. Un meurtre a été commis dans la rue

Razine. C'est l'œuvre d'un cinglé, apparemment. Un truc pour vous. Je vais aller jeter un coup d'œil.

Korolev se leva si rapidement que pendant un court instant il fut pris de vertiges.

– Camarade général...

Il sentait que la gratitude le rendait pompeux, mais le général secoua la tête, presque timidement ; il lui prit la main, fermement, et la tint ainsi plusieurs secondes en posant sur son subordonné un regard chargé d'affection. Puis son visage redevint grave, comme il convenait à un meneur d'hommes soviétique, et il se tourna vers la fenêtre. Quand il s'exprima, ce fut d'un ton brutal :

– Assez, camarade. Pas besoin de discours. Dépêchez-vous. Allez installer vos affaires. Vous l'avez mérité. Vite, avant que ce soit moi qui change d'avis.

C'est ainsi qu'Alexeï Dmitrievitch Korolev obtint un appartement dans la rue du Grand-Nicolas-et-des-Moineaux.